



Notas de Leitura

Handwritten Arabic calligraphy in a dense, overlapping style, likely a form of Sema' or a similar decorative script. The text is written in black ink on a light background and is oriented vertically, reading from top to bottom. The script is highly stylized and fluid, with many characters overlapping and blending into each other. The overall appearance is that of a dense, rhythmic pattern of text.

Império, lusofonia e “irmãos”: Regards contrastés

René Pélissier

p -325-341

Généralités et Ensembles

Même si nous limitons nos appréciations à environ moins d’un cinquième du monumental ATLAS HISTÓRICO DE PORTUGAL E DO ULTRAMAR PORTUGUÊS¹, le critique en nous doit reconnaître qu’il s’agit là d’un travail colossal qui rendra des services éminents au plus grand nombre des lecteurs de cette chronique bibliographique. Pourquoi ? Parce que, à notre connaissance, rien n’existe dans les outils à la disposition des chercheurs ou amateurs intéressés par l’évolution du troisième empire portugais – essentiellement africain jusqu’à sa disparition –, qui puisse se comparer à la richesse cartographique et à l’élégance de l’ensemble qui atteignent un sommet dans l’utilisation des couleurs et la densité des informations fournies. Texte pratiquement absent, mais 551 pages (21x29,5 cm) de cartes en polychromie, certaines pages ayant trois cartes distinctes, voire plus. Par manque de compétences, nous nous abstenons de tout commentaire sur les sections métropolitaines et sur l’histoire de l’expansion et de l’Império avant 1820. Il suffit de savoir qu’il y a néanmoins une grosse centaine de cartes portant sur les projections et activités portugaises extra-européennes (notamment au Brésil) avant 1820. Réflétant un certain désintérêt des auteurs portugais pour les XIX^e et XX^e siècles, on ne trouve malheureusement que 24 pages de cartes pour l’Império de 1820 à 1910 et 28 pour la période 1910-1975. C’est largement insuffisant, compte tenu des travaux nombreux parus dans le monde sur ces deux thèmes depuis les années 1960. En fait, les deux auteurs ont l’humilité d’admettre que personne ne pouvant être omniscient sur une aussi longue période et dans des contextes géographiques et historiques aussi multiples, les critiques devront venir à leur secours et corriger certaines erreurs ou omissions, en vue d’une actualisation « éventuelle ». Et nous ajouterons, personnellement, afin d’élar-

1 A. H. de Oliveira & João José Alves Dias, ATLAS HISTÓRICO DE PORTUGAL E DO ULTRAMAR PORTUGUÊS, Lisboa, Centro de Estudos Históricos da Universidade Nova de Lisboa, 2003, 606 p. + 50 p. d’index.

gir considérablement le nombre de cartes et d'informations contenues, car c'est précisément sur les deux derniers siècles que la recherche a fourni le plus de données nouvelles (et même déjà cartographiées par des auteurs étrangers). Comme les maîtres d'œuvre de l'*Atlas* ne revendiquent pas le titre de spécialistes du 3^e Império, on leur pardonnera même de ne pas avoir utilisé ce qui existe – ou devrait exister – dans plusieurs bibliothèques publiques (et même universitaires) au Portugal !

C'est donc dans un esprit constructif que nous signalerons, par exemple, que dater de 1885 une révolte des Cuanhamas (p. 461) trahit une méconnaissance des sources. Même chose en oubliant la campagne victorieuse de Roçadas au Cuamato en 1907 et en impliquant, une nouvelle fois, les Cuanhamas en 1894-96 (p. 467). A Timor, l'enclave de Noimuti n'est pas indiquée (p. 473), alors qu'elle était au cœur du contentieux luso-néerlandais. Et attribuer aux possessions « platoniques » du Portugal dans les îles extérieures de Timor, le caractère de possessions « réelles » (oui à Larantuca, non ailleurs), c'est aller vite en besogne dans la simplification. Plus gênant, les grandes campagnes de Roçadas et de Pereira de Eça au Sud-Angola (1914-1915) ont disparu. Naulila et Môngua (une déroutée et une victoire), ce ne sont pas des toponymes inconnus dans l'histoire portugaise. Môngua est même la dernière grande bataille victorieuse remportée par une puissance coloniale au sud du Sahara. Peut-on également considérer que Mário de Andrade et Marc Ollivier, *La guerre en Angola*, 1971, constituent la meilleure autorité sur les activités militaires du MPLA (p. 589) alors qu'il existe des cartes publiées qui les relativisent ou les réduisent à rien dans l'Est-angolais en 1974. Une mauvaise interprétation cartographique donne à penser que l'offensive portugaise de 1916 dans l'Ost-Afrika aurait atteint Mikindani et Lindi (p. 594), alors que Nevala est tristement dans toutes les mémoires des descendants et anciens combattants qui avaient été envoyés dans une entreprise au-dessus de leurs capacités opérationnelles, même au Mozambique.

La critique est toujours facile lorsque l'on s'attaque à une telle montagne. Ce qui est plus difficile, c'est de faire mieux et, là, vu le nombre modeste d'exemplaires de cet *Atlas* dans les bibliothèques portugaises universitaires et étrangères, nous craignons que les détracteurs systématiques qui abondent toujours devant les grands projets n'aient même pas connaissance des qualités de cette réunion de données introuvables ailleurs sous une même couverture. Certes, les deux auteurs auraient dû consulter au moins cinq ou six spécialistes portugais – sans parler des livres des étrangers – avant de se lancer dans cette aventure de cartographie ultramarine moderne. Telle qu'ils nous la présentent, si lacunaire, inégale ou imparfaite soit-elle, elle constitue malgré tout un effort de synthèse unique au Portugal, et doit être saluée comme une base de départ perfectible. Hommage donc doit être rendu aux deux compilateurs pionniers et aux deux cartographes qui ont orchestré l'ensemble. Maintenant, il s'agit de faire connaître l'œuvre et de la répandre dans le grand public local. Sinon, ce serait jeter l'argent par la fenêtre, car la réalisation et la fabrication du livre ont dû coûter une petite fortune.

A titre de curiosité périphérique, on signalera le livre² d'une journaliste afro-américaine qui partout, sauf aux Etats-Unis, passerait pour blanche, bien qu'elle s'adresse prioritairement, selon nous, à ses « frères de couleur ». Chef du bureau de Johannesburg de CNN, pendant une certaine période, son intention est de combattre et de détruire l'image négative de l'Afrique dans les médias anglo-américains. Vu l'ampleur de la tâche,

2 Charlayne Hunter-Gault, *NEW NEWS OUT OF AFRICA. UNCOVERING AFRICA'S RENAISSANCE*, Oxford, Oxford University Press, 2006, X-173 p.

cela demande de la persévérance, d'autant plus que, contrairement à ce qui est annoncé, on ne voit pas dans ces pages où elle réussit à « éclairer les conditions politiques et économiques... du Mozambique... et de l'Angola... ». Le plus intéressant concerne la situation du journaliste africain en Afrique. Le Zimbabwe n'était peut-être pas le meilleur poste d'observation quand elle y fut arrêtée en 2005. Mais c'est une missionnaire de l'espoir. Sur un continent où les taux d'analphabétisme sont souvent très élevés et le prix d'un journal dissuasif, le dessinateur de presse a plus d'impact que l'homme qui manie la plume ou l'ordinateur. Pour le caricaturiste, le crayon et le pinceau sont des armes. Les armes du bouffon certes, mais des armes dangereuses pour les pouvoirs en place et, de ce fait, par effet de boomerang, dangereuses pour celui qui s'en sert. Nous recommandons donc la lecture d'un livre³ original qui analyse et commente les formes de dénonciations graphiques des maux de la société et de la politique nationale et internationale, tels que les voient les caricaturistes et les auteurs de bandes dessinées de plusieurs pays africains (Algérie, Cameroun, Egypte, Kenya, Tanzanie, Nigeria, Afrique du Sud, Tunisie, etc.). Et, naturellement, puisque nous en parlons ici, l'Angola et le Mozambique auxquels, faute de place, nous limiterons nos brefs commentaires. Mais tout le livre est plein d'enseignements accompagnés – parfois – de tranches d'humour que l'on ne rencontre jamais dans les traités de sciences politiques. Pour l'Angola, tel qu'un auteur le traitait en 1979 (pp. 62-65), il s'agissait de dire du bien d'une ancienne bande dessinée anticolonialiste publiée par un comité de soutien au MPLA, au temps où il s'agissait de recruter et d'éduquer de nouveaux militants, avant 1974. Mais pour le Mozambique (pp. 188-195), on a droit à une esquisse d'historique depuis l'irruption « collectiviste » de Xiconhoca, le célèbre personnage anti-révolutionnaire inventé par les services de la propagande du FRELIMO, jusqu'à l'intervention d'une ONG finlandaise encourageant le développement de la bande dessinée dans les campagnes d'éducation publique. L'auteur aurait pu, peut-être, accorder davantage d'attention à la situation actuelle dans la presse. En tout, un livre qui apprendra au néophyte l'immensité et la variété du rôle social que joue le « neuvième art » en Afrique.

Entrons maintenant dans les tranchées les plus avancées de la recherche en cours sur les aspects les plus variés de la lusologie moderne. Pêchons-nous par optimisme en supposant que, bien ou mal, la plupart des lecteurs de la revue savent qu'existe depuis 1994, à Bordeaux, une publication qui est absolument indispensable non seulement aux spécialistes mais également aux simples amateurs d'informations et d'analyses approfondies consacrées au politique dans les aires issues de la colonisation (ou de la simple présence) portugaise dans le monde ? Probablement pas, mais dans combien de bibliothèques universitaires lusophones trouve-t-on une collection complète de LUSOTOPIE ? Ne remuons pas le fer dans la plaie et bornons-nous à signaler à celles qui l'ignoreront encore qu'elles trouveront dans les deux livraisons de 2008⁴, quatorze articles dans le n° XV (1) consacrés à l'électorat en Guinée-Bissau et surtout aux Indiens en Afrique orientale (dont cinq au Mozambique). Si vous ajoutez la dizaine d'autres contributions du n° XV (2) portant sur encore les Indiens dans la presse du Mozambique (1930-1975), le genre et la démocratie au Brésil, la mémoire de la guerre coloniale chez les anciens

3 John A. Lent (coord.), *CARTOONING IN AFRICA*, Cresskill (New Jersey), Hampton Press, 2009, XI-383 p., centaines de vignettes noir et blanc.

4 Collectif, *LUSOTOPIE*, Leiden (Pays-Bas), Brill, 2008, vol. XV (1), 255 p. ; vol. XV (2), 293 p.

combattants portugais, l'Asie « lusophone » (dont les luso-descendants de Djakarta), São Tomé, le lusotropicalisme dans le *DICIONARIO TEMATICO DA LUSOFONIA*, traqué au lance-flammes par le responsable et le maître d'œuvre de LUSOTOPIE, etc., qu'on le veuille ou non, une bibliothèque savante sans cette revue, c'est en définitive une paralitique sans fauteuil roulant.

Apparemment, si nous en jugeons par une lecture rapide – trop rapide, hélas – des deux livres qui suivent, tous les professeurs et les étudiants portugais de sciences politiques et de relations internationales ne connaissent pas ou ne veulent pas utiliser cette « sulfureuse » revue. Cela n'enlève rien aux mérites de l'étude intitulée *ESTRATÉGIAS DA OU PARA A LUSOFONIA*?⁵ qui, à grands renforts de statistiques, s'interroge sur le rôle réel et les objectifs de la Comunidade dos Países de Língua Portuguesa (CPLP). Cette organisation laisse plusieurs observateurs sceptiques quant à son efficacité, puisque l'auteur souligne qu'un conglomérat d'Etats ou de territoires dont les gouvernants ne parviennent même pas à s'entendre sur l'orthographe de leur « ciment » linguistique ne peut que piétiner dans la rhétorique. Selon lui, il faut agir vite pour dépasser le stade des intentions embryonnaires.

Plus technique encore, Luís Manuel Brás Bernardino⁶, officier d'Etat-major, balaie largement les facteurs qui influent sur les conflits en Afrique et sur le rôle de la CPLP pour contribuer à leur solution. Sans vouloir être pessimiste, la période récente ne nous a pas démontré que les Africains actuels ont les moyens ni même la volonté de régler eux-mêmes les éruptions violentes qui surgissent sur le continent. En dehors des discours et des postes de fonctionnaires bureaucratisés ou de diplomates que ces multiples organisations engendrent, la question primordiale reste celle-ci : qui va payer ? Le Brésil ? Le Portugal ? En tout cas, l'auteur est remarquablement bien informé, semble-t-il, sur un sujet qui, avec le recul, laissera dubitatifs les historiens à venir. Mais ils sont rarement fréquentables.

Et puisque nous sommes dans les couloirs où se discute la haute stratégie des armées attendant de recevoir des crédits pour la mettre en œuvre, restons avec un militaire qui règle ses comptes avec le passé. Général d'aviation d'extrême-droite à la retraite, Silva Cardoso qui fut haut-commissaire en Angola après les Accords d'Alvor (janvier 1975) jusqu'à sa démission (août 1975), développe la thèse du complot communiste et de l'incapacité de Marcello Caetano, insiste, à juste titre, sur les ambitions de certains protagonistes du MFA et soutient que le Portugal était en train de gagner la guerre coloniale (même en Guinée !), ce qui nous laisse songeur quant au Mozambique, mais était vrai en Angola. Le défaut de cette école de pensée est qu'elle ne tient pas compte de la fatigue des soldats et des officiers subalternes dans l'Armée de Terre. Si la situation était si bien contrôlée pourquoi n'y a-t-il pas eu un contre-putsch du haut-commandement à la tête des troupes censées défendre l'unité nationale pluricontinentale ? L'auteur⁷ a incontestablement raison de dénoncer les conditions dans lesquelles s'effectua la décolonisation en Angola et au Mozambique. Ce fut, en effet, assez pitoyable. Deux de ses bêtes noires sont Mário Soares et Spínola. La bibliographie est totalement dévouée aux thèses de l'auteur.

5 José Filipe Pinto, *ESTRATÉGIAS DA OU PARA A LUSOFONIA? O FUTURO DA LÍNGUA PORTUGUESA*, Lisboa, Prefácio, 2009, 223 p.

6 Luís Manuel Brás Bernardino, *ESTRATÉGIAS DE INTERVENÇÃO EM ÁFRICA. UMA DÉCADA DE SEGURANÇA E DEFESA NA COMUNIDADE DOS PAÍSES DE LÍNGUA PORTUGUESA*, Lisboa, Prefácio, 2008, 282 p, illustrations noir et blanc et en couleur.

7 Silva Cardoso, 25 DE ABRIL DE 1974. *A REVOLUÇÃO DA PERFÍDIA*, Lisboa, Prefácio, 2008, 234 p.

Pas un seul témoignage de ces centaines de milliers d'anciens combattants! Nous n'en dirons pas plus.

Comparons avec ce que nous livre un de ces multiples vétérans⁸ de l'Armée sud-africaine qui, lui non plus, n'aimait pas se battre pour une cause qu'il ne comprenait pas, à des milliers de kilomètres de Durban. Il effectua son service militaire en 1984 et 1985 dans l'Ovamboland namibien, ce qui ne justifierait pas l'inclusion de ses souvenirs ici. Mais il apporte des éléments inconnus de nous concernant l'Angola méridional. Vers mars 1985, il effectue une patrouille à pied à vingt kilomètres au nord de la frontière et il traverse des villages (pp. 161-167) peuplés non d'Ovambos, mais d'Ovimbundus qui ont été massacrés par la SWAPO (l'armée des nationalistes namubiens) laquelle a commis là des atrocités contre les familles de ces transplantés. Au-delà de ces crimes de guerre si fréquents, de part et d'autre, en Afrique, ce passage montre que les Sud-Africains avaient constitué, en plein cœur de l'Ovambo angolais, une sorte de cordon sanitaire censé empêcher les incursions de la SWAPO. Tout nous porte donc à croire que l'UNITA avait fourni non seulement des guérilleros mais aussi des « civils », femmes et enfants inclus, sacrifiés délibérément par Jamba et Pretoria. Par ailleurs, avant sa démobilisation, l'auteur est transféré dans le Parc Krüger (Afrique du Sud) pour intercepter les réfugiés mozambicains qui s'enfuient de la République populaire de Samora Machel. Trois de ses camarades sont capturés par les soldats du FRELIMO, et incarcérés à la prison – construite par les Portugais – de Machava, ce qui nous vaut une description dantesque de cet enfer carcéral, vécu (pp. 285-303) pendant trois mois en 1985 (affamés et menottés) par ces prisonniers de guerre. Finalement, en juillet 1988, l'auteur est rappelé d'urgence pour faire face à une menace d'invasion cubaine en Namibie, au sud du barrage de Ruacana, sur le Cunéné. Une énorme concentration de chars de combat et de blindés donne la mesure de la préparation sud-africaine. 15.000 hommes avaient été rassemblés sur quelques dizaines de kilomètres carrés. Nous étions loin de Mueda et de Kaulza de Arriaga. La paix arriva avant qu'ils entrent en action. Vive la diplomatie!

Le livre suivant⁹ est à cheval sur la Guinée et l'Angola, ce qui est assez courant lorsqu'il s'agit d'un texte rédigé par un officier ou un sous-officier de carrière à propos de la guerre coloniale. Mais ce n'est pas le cas ici, car il relate les souvenirs d'un vieil auteur (86 ans en 2009) qui nous décrit fort bien sa jeunesse laborieuse (à partir de 13 ans), passée comme employé de commerce en Guinée où il resta jusqu'en 1947. En d'autres termes, bien qu'il ait tendance à embellir les relations sociales, occupant des fonctions de vendeur, puis de gérant (malgré son jeune âge), affecté dans des boutiques de traite en brousse, il offre une vision idyllique (il ne nous dit rien de la campagne de Canhabaque qu'il n'aurait pourtant pu faire passer pour une démonstration de grande tendresse entre colonisables et l'Administration) de ce qu'étaient les contacts quotidiens aussi bien dans les régions mandingue, fula, felupe que balante, etc. Un détail pittoresque? L'auteur fit son service militaire à Bissau. Le matin il était dans l'«escola de recrutas» réservée aux Blancs, jusqu'à 11 heures, et l'après-midi il travaillait en uniforme dans les bureaux de la maison de commerce qui l'employait simultanément. Dans l'exercice de fin de stage, à tirs réels, sous le feu de la mitrailleuse, son domestique lui apporta sur un plateau son *mata-bicho*

8 Tim Ramsden, BORDER-LINE INSANITY. A NATIONAL SERVICEMAN'S STORY, Alberton (Afrique du Sud), Galago Publishing, 2009, 351 p., dont 32 p. de photos noir et blanc et couleur.

9 Rui Avillez de Basto, PÁGINAS DE ÁFRICA. MEMÓRIAS DE UMA ÁFRICA QUE JÁ NÃO EXISTE, Curitiba (Brésil), Protex-to, 2008, 212 p., dessins noir et blanc.

(petit déjeuner complet). De quoi faire rêver les dizaines de milliers de soldats qui passèrent, ultérieurement, leur 24-26 mois dans la boue, sous les obus et entre les mines du PAIGC.

L'optimisme de l'auteur ne l'abandonnera pas en Angola où il travaillera pour la CADA dans les *roças* de café de l'Amboim et y rencontrera son ancien compagnon de Guinée, James Pinto Bull, en mission pour l'Organisation internationale du travail de l'ONU. Il note cependant qu'il y avait en Angola quelques manifestations de racisme (inexistantes selon lui en Guinée dans les années 1930-1950). A mesure que l'on vieillit la mémoire de l'enfance tend à remplacer celle de la maturité. Bref, un livre intéressant et décrivant des décors rarement évoqués dans la littérature portugaise (du commerce à Bissorã à la caféiculture dans les Seles-Amboim, avant les *acontecimentos*).

La centaine de pages *guineenses*, bienveillantes et émouvantes, que nous venons de lire, nous offrent une transition facile pour aborder une Guinée qui – qu'on le veuille ou non – a pourri la jeunesse de ceux qui auraient préféré que le Prince Henrique n'ait pas envoyé ses caravelles vers le sud, mais plutôt vers l'ouest.

Guinées «Portugaise» et «Danoise»

La couverture du livre de Luís de Matos¹⁰ est une embarcation rouillée surchargée de soldats portugais qui ont probablement lu les *Lusíades* mais qui auraient aimé être à Curitiba plutôt qu'à Mansoa, Bissorã, Sedengal, Ingoré et autres lieux de villégiature paradisiaque dans les années 1966-1968 pour un *furriel miliciano* d'une compagnie de *caçadores* opérationnels transitant d'hôtels de luxe en plages réservées au Club Méditerranée, une G3 à la main, évidemment. Et encore de 1966 à 1968, il n'a pas connu le pire. Le livre est décrit très exactement par son titre. Comment survivre à 21 ans, cinq bons siècles après la mythologie enseignée à l'école? Par l'alcool, les patrouilles incessantes, la destruction de villages balantes, le courrier, la mort de l'un ou de l'autre, les punitions infligées par des officiers qui maîtrisent mieux le code de discipline militaire que le bon sens et l'action psychologique. On est loin des souvenirs de jeunesse émus.

Au bout de onze mois d'interventions ponctuelles à l'intérieur de la Guinée, la compagnie est enfin affectée à une garnison chargée du quadrillage. Le calme? Pas vraiment. On ne peut pas détailler ici le quotidien angoissé de ces soldats malgré eux, plongés dans une guerre où le principal « miracle » fut qu'ils réussirent à la faire durer plus de dix ans dans des conditions d'une dureté et d'un dénuement dont on n'a pas eu l'équivalent récent en Afrique tropicale sur un aussi petit théâtre d'opérations. Livre utile – un de plus – pour contredire l'acharnement de ceux qui continuent à prétendre que la guerre pouvait être gagnée en Guinée, car c'était sur un sol portugais qu'ils se battaient. Il est facile le patriotisme d'état-major à Lisbonne quand ce n'est pas votre fils ou votre neveu qui est revenu d'Afrique avec une jambe ou un bras en moins. Pour la compagnie n° 1590, en deux ans, seulement trois morts et six blessés. De l'autre côté, 21 morts et 18 prisonniers. Nombre de blessés inconnu. Dérisoire bilan!

De cette Guinée qui fut « portugaise » pendant tout au plus quelques décennies, passons à une Guinée qui ne fut « danoise » que par la nostalgie de moins d'une dizaine d'auteurs

¹⁰ Luís de Matos, DIÁRIOS DA GUERRA COLONIAL. GUINÉ 1966-1968. DE BOA NOVA À GUINÉ, Évora, auto-édition, 2009, 183 p., photos noir et blanc.

et uniquement autour d'une poignée de forts côtiers et dans quelques collines à portée de l'artillerie navale du XIX^e siècle. L'une des faiblesses des historiens s'intéressant à la colonisation de leurs pays, c'est qu'ils ne la comparent presque jamais avec ce que leurs concurrents européens, asiatiques et américains réalisaient dans leurs zones d'influence potentielle ou commençant à devenir réelle. Personne ou presque au Portugal ne s'est véritablement intéressé en profondeur à ce que, par exemple, leurs ennemis néerlandais réussissaient à faire dans leurs tropiques (sauf au Brésil). Nous admettons volontiers qu'une « colonisation » aussi superficielle que celle des Danois ne soit pas au premier plan des préoccupations des historiens lusophones, mais si l'on entre un peu dans le sujet, l'on s'aperçoit que des surprises pourraient les émoustiller.

Par exemple, savent-ils qu'une Américaine, à elle seule, a traduit en anglais les six livres publiés avant 1850 par des auteurs danois ou assimilés, sur les entreprises de Copenhague sur la Côte de l'Or, offrant ainsi au grand public l'accès tardif mais utile à une histoire méconnue? Pour autant qu'on sache, ni avant ni pendant ni après les splendeurs nationalistes de l'Estado Novo, on n'a jamais vu poindre un programme officiel de traduction des principales publications portugaises angolaises postérieures aux Descobrimentos, laissant ainsi dépérir des initiatives individuelles fort louables, telles qu'on peut les connaître ponctuellement. Le nombre de *livres* en portugais originel sur l'Angola n'est pas si énorme – avant le milieu du XIX^e siècle – que la tâche était insurmontable, comme ce fut le cas pour la publication et la traduction des *archives* portugaises, concernant le Mozambique et la future Rhodésie. Elles démarrèrent donc en trombe mais, faute d'argent ou de continuité dans l'effort, le projet ne semble pas devoir dépasser un jour la moitié du XVII^e siècle, tant l'ambition initiale était pharaonique et la masse des documents écrasante.

Donc, la persévérance d'une seule femme a fait que, grâce à Selena Axelrod Winsnes, nous disposons en anglais de quasiment la totalité des livres publiés par des témoins oculaires sur les contacts et les réalités d'une portion de la côte africaine, tels que les avaient vus six auteurs envoyés par les autorités danoises.

Les deux derniers à être disponibles dans cette série sont publiés – avec le concours financier officiel danois – par un éditeur ghanéen aventureux mais très professionnel. Ce n'est pas un hasard s'il les a groupés en deux volumes sous un titre générique¹¹ : TWO VIEWS FROM CHRISTIANSBORG CASTLE. JOHANNES RASK (1708-1713). H.C. MONRAD (1805-1809). Curieusement, à un siècle de distance, ces deux auteurs étaient des pasteurs basés à l'intérieur du noyau officiel des établissements danois (à Accra actuellement).

La deuxième surprise qui pourrait intéresser quelques lusophones curieux, c'est que beaucoup de navires négriers danois passaient à proximité de São Tomé et de Príncipe ou même y faisaient escale. Le premier pasteur a peu de chose à en dire, mais il débarque à Annobom et en fournit une description favorable au catholicisme de cette île, nominalement portugaise à l'époque. Plus étonnant, le second, Monrad, tout protestant et adversaire de la traite négrière qu'il est, fait l'éloge du sort des esclaves sur les bateaux des Portugais et des Brésiliens, tels qu'il les a vus, même s'il dénonce l'ignorance et les intrigues des curés à bord. Il écrit (pp. 223-225) que les esclaves préfèrent être vendus aux Portugais plutôt qu'aux autres négriers. Ayant embarqué sur un voilier portugais,

11 Vol. 1 Johannes Rask, A BRIEF AND TRUTHFUL DESCRIPTION OF A JOURNEY TO AND FROM GUINEA, Legon, Accra (Ghana), Sub-Saharan Publishers, 2009, 226p. illustrations et cartes noir et blanc et couleur.
Vol. 2. H. C. Monrad, A DESCRIPTION OF THE GUINEA COAST AND ITS INHABITANTS, Legon, Accra (Ghana), Sub-Saharan Publishers, 2009, 285p. illustrations et cartes noir et blanc et sépia.

il déclare que les marins y traitent fort bien leurs passagers « involontaires », ceux-ci n'étant même pas enchaînés la nuit. Si un seul Portugais influent avait pu lire l'original paru en 1822 comment n'aurait-il pas apprécié le passage suivant? « Dans l'ensemble, il existe sur les navires portugais une liberté et une égalité [entre l'équipage et les esclaves qui mangent la même chose que les marins et dorment sur le pont] que je n'ai jamais rencontrées ailleurs sur [les bâtiments] des autres nations » (p. 224). Il n'est pas aussi élogieux à l'égard des Néerlandais et des Américains qui se livrent au trafic transatlantique. Combien d'historiens lusophones savent-ils qu'un gouverneur danois avait suggéré à ses autorités d'échanger tous leurs forts contre l'île de Príncipe, même si Monrad en donne une description personnelle assez déprimante, notamment à propos du clergé africain dans l'île (p. 248) ?

«Irmãos»

Comme antérieurement nous nous sommes rapprochés dangereusement d'une confrontation militaire cubano-sud-africaine qui aurait été encore plus violente que dans les combats dans et autour de Cuito-Cuanavale, nous enchaînerons insidieusement sur la littérature d'obédience cubaine consacrée à l'Afrique, non pas lusophone (il est pratiquement impossible d'obtenir des éditeurs cubains – ils sont tous officiels – l'un ou l'autre des quelques textes militaires qu'ils publient sur « leur » guerre d'Angola), mais hispanophone, c'est-à-dire, en ce qui les concerne, la Guinée équatoriale (rattachée à la CPLP par une intervention de la Providence). Les deux auteurs (marxistes inébranlables) qui arrivent maintenant travaillent donc en tant que dirigeants et représentants d'une maison d'édition militante du régime castriste. Qu'ils aient choisi de chanter les louanges d'un gouvernement bien connu pour ses hautes et désintéressées préoccupations sociales et sa lutte victorieuse contre les pièges du capitalisme pétrolier, notamment américain, ne nous surprendra donc pas, ici. Il faut que tout le monde vive dans le monde impitoyable de l'édition internationale. CAPITALISM AND THE TRANSFORMATION OF AFRICA¹² est essentiellement le compte rendu de deux visites effectuées en 2005 et 2008 en Guinée équatoriale, pays qui, comme chacun sait, favorise l'émergence d'une classe de travailleurs libérés du joug du colonialisme et de l'exploitation bourgeoise, selon les canons les plus stricts du marxisme-léninisme, interprétés sous la houlette de l'ambassadeur cubain à Malabo, lui-même compagnon du Che au Congo en 1965 et chef de la mission militaire cubaine auprès du PAIGC en 1966-1968. Chemin faisant, on apprend beaucoup de choses négligées sur la coopération médicale cubaine (très réelle), sur le développement routier, l'électrification, l'université – 2.275 étudiants en 2008, 3000 (?) diplômés depuis 1995, dont 122 médecins depuis 2006 ! –, la lecture et l'édition locales. Les visites à l'intérieur du Rio Muni, de par les changements opérés par rapport à nos constatations en 1967 (cf. René Pélissier, *Don Quichotte en Afrique. Voyages à la fin de l'empire espagnol*, Orgeval [France] Editions Pélissier, 1992), sont éclairantes. Bref, avec ses 230 coopérants (dont 160 médecins et autres personnels médicaux), Cuba accorde à ce pays une aide insoupçonnable et si le livre est avant tout un travail de propagandistes, il contrebalance, dans une certaine mesure, la propagande des exilés qui ne tiennent pas

¹² Mary-Alice Waters & Martin Koppel, CAPITALISM AND THE TRANSFORMATION OF AFRICA. REPORTS FROM EQUATORIAL GUINEA, New York, London, Montreal, Sydney, Pathfinder Press, 2009, 150 p., photos noir et blanc.

toujours compte du développement matériel du pays grâce – très indirectement – à la manne pétrolière. Au profit de qui est une autre question.

Beaucoup plus subtile, dans le domaine de la propagande, une monographie essentiellement touristique – mais également culturelle, économique et historico-politique – tient lieu d’encyclopédie militante et bien-pensante sur la Guinée équatoriale¹³. On est à la limite de la publicité angélique. Les photos sont très nombreuses et généralement utiles. Les particularités du pouvoir présidentiel et de ses satellites sont gommées, la bibliographie est rachitique (elle a néanmoins laissé passer au moins deux livres de Liniger-Goumaz, ce qui part d’un bon sentiment de la part des auteurs), mais le texte fournit une masse de données sur la situation actuelle, introuvables ailleurs.

D’un autre niveau et à titre de curiosité linguistique et même historique, on signalera ce qui doit être le premier livre en gascon (en fait, il est bilingue gascon-espagnol) sur l’Afrique noire ou, tout au moins, sur la Guinea española. Nous en parlons ici car il raconte anecdotiquement l’histoire d’une centaine de montagnards ultra-pauvres (faim, analphabétisme, froid) d’une vallée perdue des Pyrénées espagnoles qui, à compter de 1899, partirent travailler dans les *fincas* de cacao. Elle nous rappelle ce que fut l’immigration des paysans portugais du Minho ou du Trás-os-Montes (ou des Açores) vers l’Angola et surtout São Tomé. Mais avec une différence d’échelle et de destin. Cette émigration n’était pas encadrée par l’Administration et elle était généralement temporaire. Pas d’enracinement en Afrique! Et surtout elle contribua à désenclaver économiquement cette vallée perdue. Le texte¹⁴ est essentiellement établi à partir de témoignages de ceux qui ont vécu l’« âge d’or » des années 1950-1967. Utile pour comparer avec les histoires amères des *retornados* portugais et attirer l’attention sur le développement de l’intérêt éditorial récent pour cette colonie « oubliée », – « perdue », selon certains – de l’Espagne. Entre des dizaines d’exemples récents, on citera un texte scientifique symptomatique de l’essor des études hispano-guinéennes, ou devrait-on dire catalano-guinéennes?

En tout cas, compte tenu de ce qu’elles étaient sous Franco, on ne peut qu’accueillir favorablement les ESTUDIOS AFRICANOS¹⁵, actes d’un colloque de 2007. Les contributions des spécialistes de littérature et d’anthropologie (notamment Yolanda Aixelá) dominant, mais on trouvera un texte d’une historienne qui s’attaque à un sujet « tabou »: le « massacre colonial du peuple bubu ». Elle parle (p. 25) de 15.000 (*sic*) Bubus tués en 1910! Nous attendons d’en avoir la confirmation documentaire, car ce chiffre est invraisemblable. S’agit-il d’une *gralha*? Il y a des squelettes dans toutes les histoires coloniales, mais à ce niveau, dans une petite île surveillée? Nous encourageons donc vivement la poursuite de ces travaux novateurs, mais avec lucidité.

Les études de géographie publiées en France et par des Français, à propos de la Guinée équatoriale, étant rarissimes nous avons *a priori* un préjugé favorable pour un livre¹⁶ qui se présente comme une maîtrise, fruit de deux années de recherches, soutenue à la Sorbonne (Paris IV). Mais il y a des choses inadmissibles dans une publication savante,

13 Jean-Claude Klotchkoff & Muriel Devey, LA GUINÉE ÉQUATORIALE AUJOURD’HUI, Paris, Les Editions du Jaguar, 2005, 239 p., centaines de photos en couleur.

14 José Manuel Brunet Sahún & José Luis Coscolluela Balarín & José María Mur Torrecilla, GUINEA EN PATÚES: DE LOS BUEYES DEL VALLE DE BENASQUE AL CACAO DE LA ISLA DE FERNANDO POO, Huesca (Espagne), Diputación Provincial de Huesca, 2008, 201 p., photo noir et blanc + 1 DVD.

15 Josep Martí Pérez & Yolanda Aixelá Cabré (Coord.), ESTUDIOS AFRICANOS. HISTORIA, ORALIDAD, CULTURA, Vic (Barcelona), Ceiba, 2008, 194 p.

16 Samuel Denantes Teulade, MALABO, GUINÉE-EQUATORIALE. LE NOUVEL ELDORADO PÉTROLIER DE L’AFRIQUE, Paris, L’Harmattan, 2009, 190 p., photos noir et blanc.

censée avoir été lue par au moins une professeure des universités et, dit-on, trois autres personnes francophones. Le nombre de fautes d'orthographe et de maladresses stylistiques est confondant. On apprend (p. 44), amusés (si l'on peut dire, s'agissant d'un dictateur fou), que Macías avait fait construire à Malabo « un mur de cinq cent [sic] mètres de haut [sic] », ce qui, à notre avis, aurait dû lui valoir un doctorat *honoris causa*, et même peut-être deux, à la Havane. Bref, la forme est bâclée et, sur le fond, il y a des choses qui feront bondir les spécialistes. Dire qu'en Espagne « aucun livre ne paraît dans les librairies sur ce sujet » (p. 40) est une contre-vérité monstrueuse qui trahit une insuffisance de la documentation consultée par l'auteur. Sa bibliographie en témoigne d'ailleurs amplement. Par défaut!

En quoi l'auteur est-il donc utile? Pas par l'histoire, assurément. En revanche, il y a des choses originales sur la sociologie urbaine, sur les langues, sur la nouvelle topographie urbanistique de Malabo (née d'un enrichissement d'une ou plusieurs mafias au pouvoir et dans ses coulisses), sur les plans babyloniens visant à faire de cette capitale le plus grand port d'Afrique atlantique, sur l'incapacité des autorités à gérer la manne pétrolière au profit de la population, sur les tensions xénophobes, sur la fragilité de cette chimère politique héritée du franquisme tropical. Avec beaucoup plus de rigueur dans l'examen des sources et de l'exposition des faits, l'auteur aurait pu bâtir un travail solide et non cette ébauche prématurée. Même aux niveaux où sont tombées les études universitaires dans certaines disciplines en France, depuis que les vannes n'ont pas résisté aux marées estudiantines, il y a des bornes à ne pas franchir!

Angola

La lecture de *ESTRATÉGIA DE UM CONFLITO*¹⁷ ne devrait pas être commencée par celle des Annexes et encore moins par celle de la Bibliographie, mauvaise habitude que nous avons contractée pour analyser les livres à prétentions sérieuses. C'est malheureusement ce que nous faisons toujours pour les essais et il en résulte que nous en avons tiré une appréciation de l'ouvrage initialement négative. Ses statistiques militaires ont été puisées en grande partie dans des livres de l'extrême-droite portugaise et non dans les études officielles établies par l'Estado Maior. Il en découle, notamment, que les pertes des Forças Armadas – déjà discutables – sont systématiquement, ici, minimisées. Quant à la bibliographie, elle est si lacunaire et si orientée que nous nous préparions à considérer le livre comme l'un de ces textes de propagande qui abondent, à droite comme à gauche. Seule la conscience professionnelle du critique et de l'historien nous a poussé à aller au cœur du volume et, ce faisant, à nous apercevoir que nous étions dans l'erreur. Premièrement, l'auteur n'est pas un incondicional du salazarisme, ni un défenseur de la thèse qui veut que la guerre coloniale était partout gagnée en 1974. Deuxièmement, s'il a tendance à exalter les prouesses des militaires portugais, il n'est pas totalement aveuglé par leur propagande. Troisièmement, sur certains points il apporte des éléments inconnus de nous (pp. 87-88 sur l'arrivée en provenance du Congo-Brazzaville des avions français à Negage en avril 1961) et il récapitule en détail ce qui s'est publié sur les forces aériennes, les forces spéciales en Angola et les forces auxiliaires. Il a également

¹⁷ Henrique Gomes Bernardo, *ESTRATÉGIA DE UM CONFLITO. ANGOLA 1961-1974*, Lisboa, Prefácio, 2008, 207 p., photos noir et blanc.

raison de développer tout ce qui concerne l'essor économique de l'Angola, à partir du début des années 1970, qu'il faudrait être de mauvaise foi pour nier. L'Angola en 1973 était devenu la Californie du Portugal. Mais c'était une société reposant sur un baril de poudre que l'effondrement du commandement militaire allait vite faire exploser. Et c'est là où l'auteur n'insiste pas assez sur la fragilité du système. Il prospérait assis sur une vigilance constante et la soumission aux ordres de Lisbonne. Quand le chaos s'installa chez les apprentis sorciers, le corset politico-policié éclata et les tensions raciales bien présentes dans toute situation coloniale réapparurent au grand jour, dans une confusion où personne n'avait plus d'autorité sur personne dans les forces de répression. L'auteur a résumé plutôt sobrement les faits et les structures, mais il reste qu'il aurait dû dire avec plus de vigueur pourquoi aucune personnalité forte ne surgit pour redresser le moral de l'appareil et surtout, ce qui était essentiel, le moral des exécutants. Pour ce qui est des colons, c'est près d'un demi-siècle de fausses certitudes, martelées par un enseignement scolaire, à la mode des empires des années 1930, qui les avait endormis. Ils croyaient être au Brésil et ils étaient en Afrique noire. Quant aux soldats métropolitains, ils voulaient simplement quitter cette « guerre molle » qui n'était pas la leur.

On en signalera un témoignage – un de plus certains diront – qui nous paraît plutôt original dans l'amoncellement de pages qu'ils constituent désormais. Les souvenirs de guerre de Sérgio O. Sá¹⁸ sont ceux d'un objecteur de conscience, infirmier dans une compagnie basée à Quibala (pas celui du Centre-Angola, naturellement), à l'est d'Ambrizete (et au nord-est d'Ambriz), de la fin de 1965 à février 1967. C'est une zone d'activité de l'UPA-FNLA assez intense à l'époque et soumise à des embuscades parfois meurtrières. L'auteur n'aime ni le salazarisme, ni les *fazendeiros*. De par ses fonctions, il est soucieux de comptabiliser les pertes portugaises et les accrochages relativement rares. Et surtout, il est attentif aux problèmes des Africains: la région a perdu l'essentiel de sa population locale, mais des « *contratados* » et des « *recuperados* » les remplacent. Entre des séjours à l'hôpital de Luanda, il réussit à nous donner une vision personnelle « extra-militaire » d'une période, calme dans les villes portuaires, et déprimante pour les soldats dans les Dembos. En décembre 1967, son unité transférée entre-temps au nord-ouest de Maquela do Zombo, à la frontière du Zaïre, dans une région réputée « sûre », quitte l'Angola du Nord-Ouest. Ressort de son texte, la dichotomie entre la vie difficile des soldats et la poursuite des activités économiques des colons. 1974-1975 n'étaient pas loin!

Près ou plus de quarante années après avoir été l'un des pionniers de l'historiographie angolaise contemporaine, nous sommes encore prêt à mesurer l'étendue de notre ignorance du sujet et rien ne nous réjouit plus que d'apprendre des choses nouvelles. Parmi celles-ci, le thème du protonationalisme ne nous a jamais hypnotisé, et ce pour une raison simple: comment l'étudier avec quelque profondeur quand les archives nous avaient été interdites à Lisbonne, que celles qui étaient timidement ouvertes à Luanda étaient non classées ou non accessibles, et que ceux qui auraient pu nous informer (de vive voix, mais de « seconde main ») avaient toutes les bonnes raisons de ne pas nous rencontrer? Donc, le livre de Jacopo Corrado¹⁹ comble une lacune dans nos connaissances. Est-elle majeure? Oui, diront les intellectuels angolais gravitant autour du MPLA. Non, selon les élites issues

18 Sérgio O. Sá, DE QUIBALA A MALELE (NORTE DE ANGOLA) NO DECORRER DE UMA GUERRA. Maia (Portugal), auto-édition, 2009, 318 p., nombreuses photos noir et blanc.

19 Jacopo Corrado, THE CREOLE ELITE AND THE RISE OF ANGOLAN PROTONATIONALISM, 1870-1920, Amherst (New-York), Cambria Press, 2008, 312 p.

d'ethnies – majoritaires – qui ne participèrent pas à l'effervescence qui agita au XIX^e siècle les micro-noyaux de descendants ou de neveux de négriers qui, par la plume, se mirent à défendre leurs positions sociales et – comme cela semblait un peu trop égoïste et même franchement petit-bourgeois – le sort du noir de la brousse. L'auteur a assurément accompli là un saut quantitatif dans la documentation qu'il a analysée. Et c'est son principal mérite. Naturellement, il pulvérise Gilberto Freyre et les mythomanes portugais qui l'ont encensé à l'époque, mais il est attentif à l'influence des Brésiliens en Angola, un bon siècle avant l'invention du lusotropicalisme en Afrique, vu à partir des salons d'honneur des aéro-gares. Il fournit des biographies de personnages parfois relativement peu connus des Anglophones (cf. Joaquim António de Carvalho e Meneses), examine le rôle du libéralisme portugais, de la franc-maçonnerie, des fraternités catholiques, des missions protestantes (cf. Héli Chatelain), etc., sur la naissance de cette tendance qui, en fait, fut un phénomène luandais avant tout, avec un substrat génétiquement quimbundo pur ou, le plus souvent, métissé, marqué par des tensions inévitables entre *filhos da terra*, plus ou moins clairs ou foncés. Il y a évidemment des résumés sur le parcours social (presque tous étaient fonctionnaires ou employés par des Européens) et surtout journalistico-littéraire de ces poignées d'auteurs devenus emblématiques *a posteriori*. Nous pensons, si l'on regarde les statistiques, que leurs protestations contre le Portugal, son administration et les « colons » blancs – eux-mêmes étaient des fils, petits-fils ou arrière petits-fils de « colons » – étaient inversement proportionnelles à l'érosion de leur statut. Tant qu'ils tenaient le haut du pavé, on ne les avait pas beaucoup entendu dénoncer la traite négrière et encore moins l'esclavage dont ils profitaient. Ceux qui ont besoin d'ancêtres militants trouveront donc dans ce livre des données commodément rassemblées en un seul volume, mais sans pathos ni complaisance pseudo-sociologiques.

Traitant un sujet original pour l'Angola et probablement ayant eu des influences beaucoup plus profondes et directes sur la masse des habitants des *musseques*, Marissa J. Moorman²⁰ examine les relations entre la musique populaire et les aspirations (nécessairement occultées) des Africains à l'indépendance. Fondées sur des interviews de musiciens et d'auditeurs (bars, cinémas, concerts, radio, disques) en activité à l'époque (1945-1974), les considérations de l'auteure couvrent un champ assez vaste. On y voit que, malgré la censure, des messages anticolonialistes et même antiblancs atteignaient les partisans du MPLA les plus pauvres et les moins instruits de l'aire quimbundo, que les paroles soient en langue vernaculaire ou en portugais. Le livre montre que les espérances nées dans ces années de ferveur ont rarement été concrétisées après l'indépendance, le MPLA et les intellectuels de sa mouvance ayant suivi la voie de l'élitisme et de la corruption et non la voix du peuple, selon Moorman qui a recueilli quelques doléances dévastatrices et pas uniquement musicologiques.

Abordons ensuite un livre²¹ de combat et de passions. C'est une thèse importante, mais elle ne se laisse pas lire facilement. Pourquoi? Parce que l'auteur a un style de sociologue et d'ethnologue, compliqué et parfois hermétique, et aussi parce qu'il a brassé trop de thèmes à la fois. Il semble que le principal soit une véhémence tentative de démontrer qu'il y a eu un rapprochement entre le métis et le noir pour défendre leur statut de colo-

20 Marissa J. Moorman, *INTONATIONS. A SOCIAL HISTORY OF MUSIC AND NATION IN LUANDA, ANGOLA, FROM 1945 TO RECENT TIMES*, Athens (Ohio), Ohio University Press, 2008, XXVI-290 p., photos noir et blanc + 1 CD.

21 Arlindo Barbeitos, *ANGOLA/PORTUGAL: DES IDENTITÉS COLONIALES ÉQUIVOQUES. HISTORICITÉ DES RÉPRÉSENTATIONS DE SOI ET D'AUTRUI*, Paris, L'Harmattan, 2008, 441 p.

nisés dominés. Ce n'est pas un hasard si l'on apprend qu'il est membre des instances intellectuelles du MPLA – tant avant que depuis l'indépendance – et qu'il est à ce titre dans la ligne du Parti, telle qu'elle était présentée officiellement dès le début. C'est son droit. Sur le plan formel, un lecteur non averti risque de perdre pied, dès les premières pages, dans cette navigation historique qui nous conduit d'abord de Cadornega pour arriver à Héli Chatelain en 250 pages ou entrent une multiplicité de sources classiques ou beaucoup plus rares et même étranges. Il a probablement souffert d'un excès de connaissances, utiles en soi mais déversées trop intempestivement. Que vient faire un livre en allemand sur la sociologie des sports olympiques et du capitalisme dans le chapitre – énorme – consacré à Oliveira Martins? Ce n'est qu'un exemple du risque de saturation que court un modeste historien qui préférerait les faits aux théories et aux philosophes. Il est possible que l'auteur ait voulu régler, une bonne fois pour toutes, le compte des mythes de la colonisation portugaise et de la question raciale en Angola et, par un étalement excessif d'informations, effacer les complexes des *filhos da terra*, des *Angolenses*, ses ancêtres, qui cherchaient à se faire reconnaître par les Portugais du Portugal comme étant leurs égaux sur le plan du savoir. C'est légitime, mais songeons aux élites locales qui ne trouveront pas – même dans les richissimes bibliothèques publiques d'Angola – le quart des sources citées par lui.

Donc, il s'agit d'une mise en accusation argumentée du racisme et du système colonial où, notamment, Norton de Matos apparaît sous un jour plutôt favorable et inattendu. Les deux dernières centaines de pages sur les indigènes et le colonisateur sont plus accessibles à ceux qui auront survécu jusque là, et elles contiennent parfois des choses nouvelles (cf. la révolte de l'Amboim). En résumé, un gros travail qui montre qu'il aurait pu être aussi un bon avocat et même, avec plus de détachement, un historien, si la contamination de certains universitaires abscons ne l'avait pas frappé. Mais pour le moment, tout n'est pas perdu: «a vitória é certa!».

Pas pour tous les Angolais, malheureusement, si l'on accepte de lire OÙ METTRE MA JAMBE?²². Petite brochure de sensibilisation destinée, en principe, à attendrir les employés de l'OFPRA (Office Français de Protection des Réfugiés et des Apatrides) qui refusent d'accorder le droit d'asile à certains « sans-papiers » angolais qui ont fui « leur » pays. En fait, les quatre témoignages, recueillis à Amiens par un réseau de soutien, émanent tous de Bakongo (*regressados*), dont des Cabindais plus ou moins liés au mouvement indépendantiste local. Ce n'est pas non plus un hasard s'ils ne sont pas intégrés à la « famille »! Eux ne s'occupent pas de l'altérité, ni des sociologues officiels. Ce qu'ils auraient voulu, c'est vivre normalement sans pogrom, sans guerre, sans persécutions. La bibliographie fournie est totalement indigente, hélas!

TERRA RICA, POVO NÃO²³ est un roman d'un ancien combattant portugais qui – optimiste – retourne en Angola pour y fonder une entreprise d'importation à Lubango, en pleine guerre civile et internationale. Le livre est utile pour connaître le système économique du MPLA, la bureaucratie, la corruption et la spoliation dans une ville épargnée mais en décrépitude, coincée entre les attaques sud-africaines et les menaces de l'UNITA. Ambiance et situations originales rarement décrites pour le Sud-Angola des années 1980.

22 Christine Foucault (coord.), OÙ METTRE MA JAMBE? RÉALITÉS ANGOLAISES, Amiens (France), Editions Corps Puce, 2008, 77 p., photos noir et blanc.

23 Nogueira Baptista, TERRA RICA, POVO NÃO, Cacém (Portugal), Voxgo, 2007, 271 p.

Poursuivons avec deux livres rédigés par des femmes et, comme le bibliographe doit être éclectique, choisissons deux Israéliennes et une Américaine. Le texte²⁴ des deux premières ayant déjà été présenté par nous dans son édition originale en hébreu, nous serons nécessairement bref. L'une fut journaliste puis la première ambassadrice d'Israël en Angola (1995-2001), l'autre est zoologue, écologiste et amie des gorilles, de la *palanca preta* et du *peixe-mulher* (lamantin), deux ou trois fonctions qui, bien coordonnées dans les chapitres alternants, vous permettent d'écrire un livre ayant des thèmes porteurs: les enfants des rues, l'aide humanitaire, la sauvegarde des espèces menacées, la diplomatie et la cause féministe, celle des éléphants et des Bushmen aussi, etc. Tout cela fait vendre, puisque nous devons signaler que c'est le seul – avec le reportage (1975) du Polonais Ryszard Kapuscinski – ouvrage de non-fiction angolaise au monde à avoir été traduit en plus de deux langues, à partir d'un original normalement cantonné dans le circuit des idiomes de diffusion restreinte. On ne cherchera donc pas ici de savants développements historiques et l'on étonnera, probablement, les deux auteures en leur apprenant que Salazar ne fut jamais général (comme elles l'affirment à la page 191). Étonnement néanmoins bien inférieur à notre émerveillement personnel devant l'étendue et l'efficacité de leurs relations et de leurs appuis puisqu'elles ont réussi à trouver des mécènes pour que leurs souvenirs et impressions soient disponibles non seulement en hébreu, mais également en portugais, en français, et bientôt en anglais. Chapeau bas devant les artistes!

Totalement différente est l'autobiographie²⁵ de la fille d'un pasteur américain qui, elle aussi, a été marquée par l'Angola et ce beaucoup plus profondément puisqu'elle y a passé son enfance (arrivée en 1948 à trois ans) au point d'apprendre et de parler la langue des Ovimbundu et le portugais en même temps que l'anglais. Ces mémoires sont utiles pour connaître de l'intérieur la toile d'araignée protestante depuis Lobito jusqu'à la mission de Dondi dans les années 1950-1961. A maints égards, ses pôles de références étaient des kystes étrangers, suspects aux yeux des autorités portugaises car, *volens nolens*, ils constituaient des foyers latents de subversion: en 1958, le secrétaire africain de son père, à Lobito, est arrêté!

Bousculant la logique chronologique, nous ferons ensuite un saut en arrière qui servira à montrer au moins deux choses: a) l'utilisation exclusive des sources portugaises en ignorant les autres condamne à avoir une vision fautive du passé de l'Império; b) il faut mettre en valeur le travail rarement pris en compte des africanistes et notamment des angolais qui écrivent dans des langues largement ou totalement absentes des préoccupations des bibliothèques lusophones qui ont déjà accumulé des siècles de retard pour des idiomes de très grande diffusion. Parmi ces sources orphelines, nous n'en connaissons pas qui soient aussi sous-exploitées par les lusophones que celles concernant la vie et les écrits angolais du Hongrois László Magyar. Homme maltraité par la postérité et les spécialistes extérieurs, mais en passe de devenir un héros de l'africanisme hongrois qui lutte pour que son grand homme soit reconnu, tout au moins à l'échelon national: une sorte de Silva Porto danubien. Ce n'est pas le lieu ici d'évaluer concrètement son importance pour l'Angola, puisque, même à Luanda, la publication de la traduction en

24 Tamar Golan & Tamar Ron, RENDEZ-VOUS EN ANGOLA AVEC L'HOMME ET LA NATURE DANS L'OMBRE DE LA GUERRE, Paris, L'Harmattan, 2009, 208 p., photos noir et blanc.

25 Nancy Henderson-James, AT HOME ABROAD. AN AMERICAN GIRL IN AFRICA, Austin (Texas), Plain View Press, 2009, 241 p., photos noir et blanc.

portugais de son seul livre est repoussée d'année en année, depuis plus d'une décennie, et ce pour des raisons obscures.

On se contentera de jeter un coup de projecteur sur deux livres dont le premier²⁶ est une biographie qui rappelle que ce marchand savant exécuta sept grands voyages en Angola depuis le Rio Zaire (en 1848), jusqu'au Cuanhama et au Cubango, sans parler de sa percée vers la Lunda. Malheureusement, la plus grande partie de ses écrits non publiés ont disparu dans un incendie après sa mort. L'auteure, Éva Sebestyén, à partir de lettres et de pièces d'archives, consacre plusieurs chapitres à l'homme de science, à ses relations avec les autorités portugaises et africaines jusqu'à sa mort (en 1864 dans des conditions misérables) et à son patriotisme magyar (il ne semble cependant pas avoir jamais suggéré à la Hongrie de se tailler un empire en Afrique centrale, contrairement à certains explorateurs autrichiens ultérieurs). Le plus accessible dans le livre est la transcription des lettres en portugais de Magyar. Elles montrent le dénuement d'un homme malade, vaincu par les tropiques, mais conscient de l'importance de ce qu'il aurait pu apporter à la connaissance d'un monde et de sociétés qui commençaient à intéresser les puissances. La traduction du titre pourrait être la suivante: «Aventures et recherches en Afrique. La vie de László Magyar».

Le deuxième²⁷ livre de cette biographe émérite, qui a fouillé des archives dans dix pays, est plus destiné aux ultra-spécialistes du personnage puisqu'il rassemble une collection de ses lettres à sa famille, lettres contenant de nombreux détails sur l'Angola. On y trouve aussi une correspondance avec le gouverneur de Benguela lorsque le Hongrois caressait le projet de traverser l'Afrique. Plusieurs extraits de son journal mériteraient une traduction, notamment celui concernant la région du Cunéné en 1852. En fait, puisque Luanda détient – dit-on – une traduction en portugais de la version allemande de son seul ouvrage publié de son vivant, il suffirait de la compléter par la traduction de ses écrits angolais éparpillés en hongrois pour que l'on ait un ensemble de tout ce qui a survécu de l'héritage scientifique de ce précurseur. Les Britanniques le font depuis plus d'un siècle pour Livingstone. Pourquoi pas pour le Hongrois? Le titre de ce volume est «Journaux et lettres de László Magyar depuis l'intérieur de l'Afrique».

Mozambique

Pour le Mozambique, on se limitera ici à évoquer rapidement trois livres qui sans grandes prétentions savantes nous montrent que le pays suscite un intérêt débordant le cadre des strictes relations diplomatiques, puisque trois éditeurs non lusophones sont assez optimistes pour lancer dans le grand public trois livres mozambicanistes en espagnol, en français et en allemand en espérant les vendre.

José Curt²⁸ est « *coronel de Intendencia de la Armada* » en retraite (*retirado*), biologiste, agronome, journaliste, etc., dans la vraie vie. Son livre est censé contenir une collection de messages électroniques émanant d'un capitaine de la Guardia civil, chargé d'ouvrir et de gérer une école de police pour les Mozambicains. On doit être vers 2000 ou peut-être

26 Éva Sebestyén, KALAND ÉS KUTATÁS AFRIKÁBAN. MAGYAR LÁSZLÓ ÉLETRAJZA, Budapest, ELTE Eötvös, 2008, 288 p., illustrations et cartes noir et blanc et couleur.

27 Éva Sebestyén (ed.), MAGYAR LÁSZLÓ ÚTINAPLÓJA ÉS LEVELEI AFRIKA BELSEJÉBŐL, Budapest, Balassi Kiadó & Magyar Tudományos Akadémia Könyvtára, 2008, 174 p., illustrations et carte noir et blanc.

28 José Curt, QUIQUE, UN GUARDIA CIVIL EN MOZAMBIQUE, Madrid, Editorial Sekotia, 2008, 380 p.

2005. Son héros, Quique, est plus un Sancho Pança qu'un Don Quichotte, c'est-à-dire que c'est un bon observateur, un rusé, devenu au contact des réalités un conseiller technique sarcastique, sans tiers-mondisme larmoyant. Il impute le retard du pays aux leaders mozambicains ankylosés dans l'immobilisme post-bellum. Il n'est pas tendre avec les Bonnes Sœurs espagnoles, visite l'Hôpital Général de Maputo présenté sous un éclairage « goyesque », traite – c'est son métier – de la violence au Mozambique (Montepuez), des unions mixtes, de l'Islam, du fétichisme, etc. Il recueille la confession d'un enfant-soldat de la RENAMO. Son humour et son style décontracté exigent une profonde connaissance de l'espagnol oral (et peut-être du galicien). Tout cela est fort acceptable, mais pourquoi il a consacré six longs chapitres à l'histoire du Mozambique vue par le FRELIMO restera un mystère pour nous, compte tenu en plus que le nombre de fautes d'impression des patronymes est anormalement élevé. On ne sait donc pas si la mission de Quique a contribué à professionnaliser la police mozambicaine. Mais si l'on compare avec ce que les Espagnols ont fait avec les Ninjas d'Angola, on ose espérer que l'« humanisme » de Quique a mieux pris racine à Maputo qu'à Luanda où les gardiens de l'ordre sont devenus des féaux urbains. Changement de cap total avec MOZAMBIQUE-RÉUNION²⁹. Il s'agit enfin de se réapproprié l'héritage peu glorieux des liens franchement douloureux – que certains, naguère, préféreraient oublier – entre l'Afrique noire et l'île francophone. On a donc mélangé et dosé ce qui est valorisant (la coopération régionale en matière de conservation du patrimoine culturel de l'île de Mozambique) et ce qui l'était beaucoup moins (la traite négrière et la vie des esclaves à la Réunion). Le problème majeur de cette tentative de rapprochement historique est que l'on continue à ignorer allégrement à la Réunion l'histoire du Mozambique et que mieux vaut fermer les yeux sur ce que l'on sait à Mozambique sur l'histoire des Mascareignes. Lire (p. 45), sous la plume d'un professeur émérite de l'Université Eduardo Mondlane, « le dernier esclavagiste résidant sur l'île [de Moçambique], du nom de Cândido Soares, échappa à une condamnation à mort pour commerce clandestin grâce à l'intercession ... [de l'avant-dernier consul français dans l'île] ... auprès de la reine Dona Amélia en 1917 [sic], bien que la sentence ait déjà été confirmée par le gouverneur du Mozambique Mousinho de Albuquerque », nous donne à penser que l'on ne doit pas souvent consulter au Mozambique, et encore moins à la Réunion, les deux volumes de René Pélissier : *Naissance du Mozambique. Résistance et révoltes anticoloniales (1854-1918)*, Éditions Pélissier, 1984, 884 p. Les trouve-t-on seulement sur place? Requiem donc pour les balbutiements du mozambicanisme historiographique dans l'île. Mais ce n'est déjà pas si mal de prendre conscience des origines de ses ancêtres. KOKOS UND BITTERER TEE³⁰ n'a heureusement aucune aspiration scientifique mais les histoires – probablement partiellement autobiographiques – que le livre contient attirent l'attention sur l'ancienne République « démocratique » allemande (RDA) et sur ses importantes activités de coopération avec la République « populaire » du Mozambique, l'enfant chérie africaine du régime communiste de Berlin-Est. Et parmi les villes est-allemandes, c'était naturellement la vieille cité hanséatique de Rostock, le port le plus actif de la RDA, qui était la tête de ligne des relations maritimes avec le Mozambique. Il

29 Séverine Cachat (coord.), MOZAMBIQUE-RÉUNION. ESCLAVAGES, MÉMOIRE ET PATRIMOINES DANS L'OcéAN INDIEN. ACTES DES CONFÉRENCES ORGANISÉES À L'OCCASION DU DEUXIÈME FESTIVAL DE L'ÎLE DE MOZAMBIQUE, LES 25 ET 26 JUIN 2004, Saint-Maur-des-Fossés (France), Éditions Sépia, 2008, 123 p., dont 16 p. de cartes et photos couleur.

30 Helmut Dora, KOKOS UND BITTERER TEE. TAGE UND NÄCHTE IN MOSAMBIK, Rostock/Bargeshagen, BS-Verlag-Rostock/Angelika Bruhn, 2009, 366 p.

en découle que l'intérêt pour ce pays s'est maintenu localement chez les marins locaux et les nostalgiques de la vitrine africaine des relations internationales de la RDA. Le récit concerne donc l'expérience d'un couple de coopérants est-allemands au Mozambique à partir de 1978, dont le mari est chargé à Maputo de participer à la gestion du port et à enseigner cette spécialité à l'Université. Dès lors, une grande partie du récit est consacrée à la vie professionnelle et quotidienne des camarades coopérants à l'époque de la construction du socialisme dans un pays sous-développé. On ne va pas le suivre, évidemment, dans le détail de leur découverte des Mozambicains du Sud et des villes du Centre et du Nord (ils vont jusqu'à Lichinga, ex-Vila Cabral). Il semble que l'auteur ait gardé la nostalgie de cette période aventureuse qui était l'une des rares possibilités d'échapper à la grisaille du régime en Europe. Il n'est pas le seul à se remémorer avec tendresse ses années au soleil. En fait, la plupart des anciens Allemands de l'Est ayant publié sur le Mozambique en gardent un bon souvenir. Pour les Mozambicains, anciens ou nouveaux, mieux vaut en fin de compte lire Helmut Dora que le général von Lettow-Vorbeck dans ses meurtrières déambulations de 1917-1918 au Nord-Mozambique.

